

Parler autrement de la Shoah

Professeur d'histoire-géographie dans un collège de Seine-Saint-Denis, Iannis Roder analyse les raisons du rejet de l'enseignement de la Shoah.



Le camp de concentration de Mauthausen, lors de sa libération en 1945. Don Ornitz/Life via Getty

Sortir de l'ère victimaire. Pour une nouvelle approche de la Shoah et des crimes de masse

de Iannis Roder

Odile Jacob, 214 p., 21,90 €

C'est un constat d'échec qui n'est pas amer, mais invite à un sursaut. Depuis vingt ans, Iannis Roder enseigne l'histoire-géographie en collège, et donc l'histoire de la Seconde Guerre mondiale et du génocide juif.

Années après années, il a constaté l'indifférence croissante voire le rejet de ses élèves devant la description des atrocités nazies. Un antisémitisme « *virulent et décomplexé* » s'est installé dans les esprits, témoigne l'enseignant, qui en déploie les raisons variées : la concurrence mémorielle avec d'autres victimes qui se sentent flouées, le discours politique qui a banalisé les références au nazisme et sollicité avec trop de désinvolture les morts de la Shoah, une pédagogie de l'empathie et de l'émotion qui a décontextualisé le génocide.

Pour Iannis Roder, la mémoire de la Shoah, censée être un vaccin pour contrer la résurgence de l'antisémitisme et du racisme, se serait même « *retournée contre les juifs* ». L'identification de l'antisémitisme aux nazis a placé dans un angle mort les résurgences de l'antisémitisme chez les jeunes des banlieues. « *Dans l'imaginaire collectif, les victimes du racisme ne peuvent pas, elles-mêmes, être porteuses de haine et de rejet de l'autre. Dans cette vision puérile, une victime ne peut pas être un oppresseur* », écrit-il, évoquant l'impuissance des incantations morales : « *Brandir la mémoire de la Shoah face à des populations dont l'histoire collective n'a rien à voir avec cet événement historique revêt une efficacité limitée.* »

Iannis Roder soulève aussi un paradoxe : la lutte contre le racisme s'est faite au nom d'un universel qui suspecte, voire rejette, toute marque d'identité singulière. Dans ce contexte, la particularité juive se voit soupçonnée (au mieux), accusée (au pire), d'être à la racine de l'exclusion, puis de la violence, qui a frappé les juifs.

Pour redonner une efficacité au travail de mémoire sur la Shoah, Iannis Roder propose plusieurs pistes. Il invite à re-contextualiser historiquement et politiquement tout discours sur le génocide juif. Il suggère de redonner une place importante aux Justes qui montrent « *que l'histoire n'est jamais écrite d'avance* ». Il propose surtout de sortir d'une approche des victimes pour s'intéresser aux bourreaux. « *Prendre*

le temps d'analyser la manière dont les nazis envisageaient ce monde, étudier leur idéologie, doit permettre de faire émerger une grille de lecture des discours radicaux, d'hier et d'aujourd'hui », escompte-t-il.

Sur ce terrain, Iannis Roder accorde de l'importance à l'angoisse qui animait les génocidaires, à leur vision « *paranoïaque et eschatologique* », où « *la germanité et le "judaïsme"* » s'opposaient dans une lutte à mort. « *(La) menace eschatologique a nourri l'angoisse des nazis dont la violence du passage à l'acte a été proportionnelle à leur peur de disparaître. Les génocidaires sont d'abord mus par cette angoisse qui les étreint* », souligne-t-il. Documenté et pédagogique, cet ouvrage sera utile à ceux qui ont à enseigner l'histoire de la Shoah, mais aussi aux simples citoyens soucieux de la banalisation de l'antisémitisme et de la montée des racismes.